

À la recherche des mots pour le vivre

Lucie Marie-Mai Dufresne

Volume 20, Number 1-2, 1998

Wicca

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1087739ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1087739ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (print)

1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dufresne, L.-M. (1998). À la recherche des mots pour le vivre. *Ethnologies*, 20(1-2), 203–209. <https://doi.org/10.7202/1087739ar>

Article abstract

For the last two decades, the Wiccan movement has slowly but surely reached out to francophones in Ontario and Quebec. However, the language of Wiccan practices has not followed suit as quickly, and there are numerous francophones who must practice their faith in English. In this research looks at the obstacles encountered by francophones who attempt to translate or to adapt Wiccan concepts into their own linguistic System. One obvious obstacle is that of the close proximity of Wiccan and Catholic concepts, as well as the absence of certain fundamental Wiccan notions in the French language. My fieldwork has shown me that French Wiccans must come together and collectively work out the difficulties they encounter in order to establish a French form of Wicca.

À LA RECHERCHE DES MOTS POUR LE VIVRE

Lucie Marie-Mai Dufresne

Université d'Ottawa

À la frontière des cultures anglophone et francophone canadiennes, que ce soit au Yukon, en Colombie-Britannique, au Manitoba, en Ontario ou en Acadie, les pratiques religieuses sont souvent le théâtre de métissages entre les cultures. Métissages qui ne réussissent pas toujours à prendre forme puisqu'au-delà et à l'intérieur même de la barrière linguistique se trouve également la barrière culturelle. Comme les linguistes l'ont si bien illustré, la langue n'est pas qu'un simple « sac-à-mots » permettant de désigner des concepts universels objectifs et objectivables. Les réalités désignées dans une langue ne sont pas les mêmes que celles désignées dans une autre. Et encore, pour qu'une réalité relativement apparentée puisse être désignée dans une autre langue, il faut d'abord qu'elle existe dans la culture qui correspond à cette langue. L'ensemble des faits culturels donne forme à la langue tout comme la langue donne forme à la culture dans un processus dynamique de va-et-vient constant. Certaines réalités, comme la religion et le système de croyances, sont si étroitement liées à la façon d'appréhender le monde relative à une culture et à une langue qu'elles ne peuvent être l'objet d'un transfert d'un groupe culturel à un autre sans subir de sérieuses transformations. Dans certains cas, faute d'écho dans l'autre culture, peut-être même qu'elles ne peuvent tout simplement pas être transférées.

Depuis près d'une dizaine d'années, les francophones « néopaiens » et « wiccains » de la région de l'Outaouais (Québec) et de la vallée d'Ottawa (Ontario) que j'ai eu l'occasion de rencontrer et de côtoyer m'ont exprimé leur désarroi vis-à-vis l'impossibilité apparente de célébrer leur croyance en français¹. Les termes et les concepts de la foi wiccaine sont si fortement ancrés dans une

1. Je suis moi-même wiccaine et membre de cette communauté depuis 1989. De plus, j'y fais ouvertement un travail de terrain sur les conséquences d'une théologie d'égalité stricte entre dieu et déesse, prêtres et prêtresse, hommes et femmes et le vécu des croyants et des croyantes.

conscience et une vision du monde anglo-saxonne et anglophone d'origine britannique que les croyants s'interrogent à savoir s'il est vraiment possible de vivre cette foi dans une autre langue que l'anglais. Peut-on réellement être francophone néopaïen et wicain et, surtout, l'être en français ?

La question s'impose à tous, mais il est plutôt difficile d'y répondre pour le moment. Les néopaïens francophones n'ont-ils d'autre choix que de continuer à pratiquer les rites de leur croyance en anglais ? En d'autres mots, peuvent-ils traduire en français une foi dont les fondations textuelles sont anglophones ? Serait-il possible de dériver des termes français, d'adapter le langage sans pour autant le « traduire », de trouver des correspondances culturelles et linguistiques qui ne déformeraient ni les croyances ni le patrimoine culturel ? Depuis un certain temps, les croyants se livrent à toute sorte de stratagèmes, mais les résultats obtenus demeurent plus ou moins satisfaisants. Pour bien saisir le problème que vivent les néopaïens francophones et pour en comprendre l'ampleur, il faut pénétrer le cœur même des cultes religieux des francophones et des anglophones, car la problématique dépasse largement les limites de la langue.

Les francophones sont minoritaires au sein du mouvement néopaïens du Canada et ils sont éparpillés du Yukon jusqu'en Acadie. Il arrive que, même à Montréal, les francophones soient minoritaires au sein des groupes pratiquants tel que les « *covens* » (cercles de sorciers/sorcrières). Mais, même lorsque les francophones constituent leurs propres *covens*, ils continuent malgré tout à pratiquer en anglais, parce ce que les mots manquent²...

Les sources d'information sur le wicca sont presque toutes en langue anglaise. Une recherche dans le réseau Internet ne m'a permis de trouver qu'un seul site francophone sur le wicca tandis qu'on peut en trouver facilement 10 000 en anglais. Bien entendu, les ouvrages religieux sont publiés en anglais, et ce tant dans le domaine de la spiritualité féministe dite « culte de la Déesse » ou néosorcellerie (qui est d'origine américaine et anglophone) que dans celui du néopaganisme et du wicca (qui est d'origine britannique et anglophone). Aucune des œuvres clés, telles *Spiral Dance* (Starhawk 1979) et *The Rebirth of*

-
2. Les membres francophones d'un *coven* anglophone de Montréal ont pris six ans à rédiger une version française de leur *book of shadows* (livre des ombres) dans lequel sont écrits les textes rituels du groupe. Bien que cette version en français existe, elle n'est pas connue en dehors de ce groupe puisqu'un « livre des ombres » est un document « secret », accessible seulement aux membres du groupe.

Witchcraft (Doreen Valiente 1989), n'ont été traduites en français³. Mis à part la revue montréalaise *8 Sabbats* (Barleycorn 1990) qui est bilingue, il n'existe aucune publication wiccaïenne francophone en Amérique du Nord.

Pourtant, il existe de nombreux ouvrages en langue française qui abordent des thèmes similaires au wicca, des publications historiques sur la magie et la sorcellerie (Lacouteux 1988 ; Markale 1975, 1997), des textes à caractère ésotérique, nouvel âge, etc. Toutefois, même si ces textes sont en français, ils appartiennent à un univers différent et renvoient à une autre façon d'appréhender le monde qui demeure profondément chrétienne. De plus, les publications en langue française qui viennent d'Europe sont difficiles à trouver en Ontario et celles-ci sont généralement vendues à prix exorbitants. On pourrait bien sûr chercher l'équivalent francophone des traditions wiccaïennes britanniques et anglo-saxonnes dans les travaux portant sur les Celtes et les cultes druidiques qui étaient présents en France avant la venue des Romains. Or, les travaux qui portent sur les traditions et rituels des Celtes, notamment ceux de Jean Markale (1972, 1975, 1985, 1997), demeurent très hermétiques et inaccessibles en dehors des milieux universitaires, et ce en dépit de leur inestimable valeur ethno-historique. C'est sans doute ce qui explique que les wiccaïens francophones connaissent mieux les Celtes britanniques que les Celtes de la France⁴.

Peut-on construire de toute pièce un paganisme Québécois ? Certes, il existe un grand nombre de textes folkloriques, ethnologiques et historiques sur la sorcellerie, les croyances et les pratiques populaires des différentes régions du Québec. Des travaux de Marius Barbeau à ceux de Robert-Lionel Séguin, en passant par les Archives de folklore de l'Université Laval, le contenu et les données ne manquent pas (Collectif Clio 1982, Séguin 1978, Aubert de Gaspé 1975, Grenon 1974, Ehrenreich et English 1976), or, ce type d'information n'a que peu à voir avec la démarche des anglophones de la diaspora britannique qui, eux, tentent de retrouver leurs racines celtiques préchrétiennes. Pour les

3. J'ai su d'une informatrice wiccaïenne autrichienne que ces deux livres avaient cependant été traduits en allemand il y a quelques années.
4. Le livre de Jean Markale sur les femmes celtes a été traduit en anglais et a connu un certain succès auprès des féministes américaines qui l'ont pris pour une [sic] des leurs. Annette Van Dyke lui a même consacré un demi chapitre dans son livre intitulé *The Search for a Women Centered Spirituality* (chapitre 4) (Van Dyke 1992). C'est dire, que Jean Markale, un homme français, est devenu Jean Markale, une femme féministe anglophone suite à la confusion de son prénom avec la forme américaine du prénom féminin Jeanne.

francophones, se fabriquer un culte à partir des travaux des préfolkloristes, des folkloristes et des ethnologues, se serait effectuer un « retour aux sources » qui s'apparenterait plus à un « retour chez grand-mère ». Peu importe que ce soit bel et bien « leurs » sources religieuses sociales et culturelles, ce n'est pas avec ces « sources-là » que les wiccains francophones veulent renouer !

En plus de ne pas connaître « leurs » sources, de ne pas avoir accès à des textes dans leur langue et de ne pas pouvoir se regrouper souvent, il apparaît que les wiccains francophones traduisent difficilement leurs cérémonies religieuses. C'est que, en dépit de toute la volonté des croyants, les répliques rituelles wiccaines semblent un peu trop rapprochées de celles du culte catholique. Habitué au « *amen* », les wiccains anglophones ne perçoivent pas que leur « *so mote it be* » se traduit en français par « ainsi soit-il ». En anglais, les néopâiens disent « que ma volonté soit réalisée du fait même qu'elle est mienne », l'expression française « que la volonté de Dieu se réalise » a un sens complètement différent. Ainsi, pour certains francophones, la formule « qu'il en soit ainsi » semble la plus appropriée pour exprimer l'intention de l'expression anglaise. Et ce n'est là que le début des difficultés...

Plusieurs autres expressions et concepts posent des problèmes d'ordre théologique. Signalons, entre autres, la difficulté que posent les termes « *maiden/mother/crone* » qui expriment l'idée que le divin au féminin se réalise dans une triade et qui mettent en évidence l'importance du cycle de fertilité de la femme. Chacun de ces termes définit un stade distinct du cycle : la jeune fille qui est toute en promesse et dont la sexualité et la fertilité sont en éclosion ; la femme fertile qui dispose d'un puissant potentiel de maternité ; et finalement l'ancienne qui, ayant traversé la ménopause, retrouve son indépendance tant par rapport au temps que vis-à-vis de la sexualité. Comment peut-on rendre ces concepts en français ?

Maiden : jouvencelle, jeune, vierge ? Jouvencelle peut-être. *Mother* : la mère, la femme, la mariée ? Pas vraiment. *Crone* : l'ancienne, la vieille, l'ainée, la matrone, la châtelaine ? Aucun de ces mots ne désigne l'idée de cette femme qui a la puissance de son âge et de son indépendance sexuelle. Il n'y a pas de mot pour désigner la femme qui a franchi le seuil de la ménopause. Le concept n'a aucun écho en français. Il n'existe tout simplement pas.

Le concept du dieu se réalisant à travers la force végétale (*green man*) et la force animale (*horned one/stag lord*) nous renvoie au même genre de problème. L'idée des fruits de la Terre Mère qui en sont également les conjoints n'a pas

d'équivalent en français, et ce ni dans la langue ni dans la culture. Que faire avec « *wheel of the year* », expression qui se rapporte à l'idée selon laquelle le temps est un cycle a huit volets illustrés par les rayons d'une roue qu'on appelle aussi « *sabbat* ». La roue de l'année ? Même le « cycle des saisons » ne peut convenir puisqu'il n'y a que quatre saisons et huit sabbats...

Ce ne sont là que quelques-unes des difficultés liées à la distance culturelle et linguistique entre les cultures d'origine celtique et britannique et les cultures d'origine française gauloise, et ce même lorsqu'il s'agit de cultures religieuses reconstituées. Les wiccains et néopaiens francophones en rencontrent bien d'autres. Pour parvenir à construire un véritable culte en langue française, il faudrait que les croyants ouvrent un dialogue et qu'ils s'engagent activement dans des échanges pour élaborer des textes et des rituels qui leur appartiennent. Peut-être leur sera-t-il alors plus facile d'avoir leurs propres publications, leurs propres groupes de discussion sur le réseau Internet et, enfin, de vivre leur foi autrement qu'en traduction ou en langue étrangère. Au moins, ils ont la chance de vivre dans un système religieux qui leur permet d'élaborer leurs propres termes de référence et leur propre version des textes traditionnels.

Références

- Aubert de Gaspé, Phillipe, 1975, *Les Anciens Canadiens*. Montréal, Fides.
- Barleycorn, John, 1990, *8 Sabbats*. Montréal, les Quinze.
- Christ, Carol, 1980, *Diving Deep and Surfacing: Women Writers on Spiritual Quest*. Boston, Beacon Press.
- Collectif Clio, 1982, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, les Quinze.
- Collectif l'autre parole, 1989, *L'autre parole : Dieu au féminin*. Montréal, Collectif l'autre parole, 40, décembre 1988.
- Collectif les sorcières, 1980-1982, *Les sorcières : en quête de nos énergies-femmes*. 1-9, Montréal, C.P. 384, La cité, Montréal, H2W 2N9.
- D'Amour, Morel, 1983, « Sorcellerie vit », *Canadian Woman Studies/Cahiers de la femme*, 5, 2 : 62-64.
- De Gravelaine, Joëlle, 1993, *La Déesse sauvage. Les divinités féminines : mères et prostituées, magiciennes et initiatrices*. St-Jean-de-Braye, Éditions Dangles.
- Dufresne, Lucie Marie-Mai, 1997a, « Mother and Goddess : The Ideological Force of Symbols », *Canadian Woman Studies/Cahiers de la femme*, 17, 1 : 101-102.
- , 1997b, « Loser, Weepers, Finders, Keepers », *Canadian Woman Studies/Cahiers de la femme*, 17, 1 : 116-18.
- Ehrenreich, Barbara, et Deirdre English, 1976, *Sorcières, sages-femmes et infirmières : une histoire des femmes et de la médecine* [traduction de Lorraine Brown et Catherine Germain]. Montréal, Remue-ménage.
- Gaboury, Eve, 1995, « Ou, à défaut, invente. La sorcellerie néopainne comme lieu d'épanouissement du processus créateur gynocentrique », *Femmes et religions*, 1 : 237-248.
- , 1990, « Enquête sur le monde des sorcières. De nouveaux voisinages pour l'imaginaire féminin », *Recherches Féministes*, 3, 66 : 139-146.
- , 1989, *Confluence du néopaganisme et du féminisme chez les Québécoises : le discours de quelques sorcières* [mémoire de maîtrise]. Ottawa, Université d'Ottawa.
- Grenon, Hector, 1974, *Us et coutumes du Québec*. Montréal, La Presse.
- Lacouteux, Claude, 1988, *Fées, sorcières et loup-garoux au Moyen-Âge*. Paris, Imago.
- Markale, Jean, 1972, *La femme celte : mythe et sociologie*. Paris, Payot.
- , 1975, *La tradition celtique en Bretagne armoricaine*. Paris, Payot.
- , 1985, *Le druidisme : traditions et dieux des Celtes*. Paris, Payot.

-
- , 1997, *La grande déesse. Mythes et sanctuaires : de la Vénus de Lespugue à Notre-Dame de Lourdes*. Paris, A. Michel.
- Marron, Kevin, 1989, *Witches, Pagans, and Magic in the New Age*. Toronto, McClelland-Bantam Inc.
- Séguin, Robert-Lionel, 1978, *La sorcellerie au Québec du XVII^e au XIX^e siècle*. Montréal, Leméac/Payot.
- Starhawk, 1979, *Spiral Dance : A Rebirth of the Ancient Religion of the Great Goddess*. Harper & Row.
- Valiente, Doreen, 1989, *The Rebirth of Witchcraft*. Custer Washington, Phoenix Publishing.
- Van Dyke, Annette, 1992, *The Search For A Woman Centered Spirituality*. New York, New York University Press.